

frère John

Quelle est la spécificité de la foi chrétienne?

Qu'est-ce qui définit de manière spécifique la foi chrétienne? Est-ce le baptême, le credo qu'on récite parfois, ou telle ou telle valeur morale? Est-ce certaines pratiques déterminées, par exemple le fait d'aller à l'église le dimanche matin? Est-ce des idées particulières concernant le monde ou l'existence humaine? On conviendra que cette question est de toute première importance, autant pour celui qui entend se réclamer de cette foi que pour celui qui pense la rejeter. Car il peut arriver qu'on la rejette pour de mauvaises raisons. Quant à ceux qui l'acceptent, il serait dommage pour eux de découvrir que, négligeant l'essentiel, ils mettent

l'accent sur des éléments qui ne sont que secondaires. Ce faisant, ils n'aident pas les autres à découvrir le christianisme en ce qu'il a de caractéristique.

Dans les pages qui suivent, nous tenterons de mieux cerner cette question cruciale afin d'y donner une réponse.

Une religion ?

Si on posait cette question à brûle-pourpoint à des gens pris au hasard, on aurait certainement la réponse suivante : le christianisme est une *religion*, voire une des grandes religions de notre monde.

Cette réponse, pour tout ce qu'elle a d'évident dans l'esprit de beaucoup, reflète essentiellement une vision moderne et occidentale. À propos du mot « religion », le *Dictionnaire historique de la langue française* explique : « Depuis la première moitié du XII^e s., le mot désigne en général une pratique liée à une foi déterminée et à une certaine doctrine de la divinité ; dans cette acception... le mot ne concerne, jusqu'au milieu du XVI^e s., que le seul catholicisme romain. » Le mot existait déjà dans le monde latin, mais signifiait plutôt l'empressement, le respect pour ce qui est sacré, la vénération des dieux. Dans l'ère chrétienne, il s'est tout d'abord appliqué à la vie du cloître.¹ Ce n'est que dans les temps modernes,

¹ Les origines du mot *religio* restent controversées. Les savants hésitent entre *relegere*, « relire, recueillir, traiter avec considération », et *religare*, « relier ».

grâce en partie à l'essor des sciences humaines en Occident, que se développa cette notion du monde divisé en plusieurs « religions » différentes – le christianisme, l'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, l'animisme et ainsi de suite – chacune donnant des réponses différentes et parallèles aux mêmes questions et besoins des humains. Et si, au début, les diverses religions étaient considérées comme inséparables des civilisations qui les avaient en quelque sorte mises au jour, on tend de plus en plus à les détacher de leur terre d'origine et à en faire de simples objets d'un choix personnel. Ainsi personne ne fronce plus les sourcils quand quelqu'un venant d'une famille juive de la Floride se dit bouddhiste sans avoir jamais mis les pieds dans un pays d'Extrême Orient.

Il y a évidemment quelque chose dans cette notion de « religions » qui correspond à la situation empirique du monde contemporain. En rapport avec la question qui nous occupe, cependant, cette façon de voir risque de nous fourvoyer. Tout d'abord, parce qu'elle importe dans la réalité de la foi chrétienne une conception qui lui est foncièrement étrangère. Ni Jésus de Nazareth ni ses disciples n'avaient la moindre idée qu'ils étaient en train d'élaborer une « nouvelle religion ». En premier lieu, quoi qu'on dise sur son identité véritable, Jésus était un prédicateur itinérant juif, pleinement intégré dans la vie de son peuple. C'est de là qu'il faudrait partir pour comprendre le mouvement historique qui a trouvé en lui son origine. En effet, en mettant dans le même sac, pour ainsi dire, des réalités

historiques complexes telles que le christianisme, le bouddhisme et l'islam, nous courons le risque de méconnaître la spécificité de chacune de ces réalités, et à plus forte raison celle de leurs fondateurs. Jésus, le Bouddha et Mohammed n'avaient pas la même compréhension de soi ni les mêmes prétentions. Si on ne fait pas attention, la comparaison des religions risque d'établir des parallèles entre des réalités foncièrement hétérogènes.

Nous ne trouverons donc pas la spécificité de la foi chrétienne dans le fait qu'elle soit une religion. Même pour des raisons plus précises, davantage liées au contenu de cette foi, des théologiens ont parfois été très réticents à la qualifier de religion. Emblématique en ce sens est Dietrich Bonhoeffer, pasteur luthérien allemand mis à mort par les nazis en 1945 pour ses activités dans la résistance. La réticence de Bonhoeffer avait au moins deux fondements. D'abord et avant tout, le fait que la religion, par définition, concerne une partie seulement de l'existence humaine, tandis qu'à ses yeux, le Christ Jésus a nécessairement un rapport avec l'ensemble de la vie. Toute tentative de lui ménager un domaine restreint, de le cantonner en des temps, des pratiques ou des lieux particuliers, ne pouvait que fausser sa signification véritable. Écrivant de sa prison hitlérienne, Bonhoeffer dit dans une phrase devenue célèbre : « Jésus n'appelle pas à une nouvelle religion, mais à la vie » (lettre du 18 juillet 1944). Il faut dire cependant que ce n'était pas une découverte de la dernière heure, comme le témoigne une autre de ses paroles qui date de 1928 : « Le Christ n'est pas

celui qui apporte une nouvelle religion, mais celui qui apporte Dieu. »²

Bonhoeffer répugnait à identifier la foi en Jésus Christ à une religion également parce qu'à ses yeux la notion de religion était partielle en un autre sens aussi : elle ne valait pas forcément pour tous les temps et tous les lieux. Vers la fin de ses jours, voyant autour de lui des gens pour qui la religion ne semblait pas être une nécessité vitale, il pressentit l'avènement d'une société où la religion ne jouerait aucun rôle décisif dans la vie concrète. Convaincu que le Christ était venu pour ces gens-là aussi, Bonhoeffer ne voyait nullement la nécessité de s'efforcer de réveiller en eux un « besoin religieux » pour les amener ensuite au Christ, entreprise qu'il qualifiait d'ignoble. Et il voyait un parallèle avec les premiers chrétiens, qui peu à peu avait compris que, pour accepter et vivre de la Bonne Nouvelle du Christ Jésus, on n'avait pas besoin de devenir d'abord juif. Pendant la dernière période de sa vie en prison, Bonhoeffer était aux prises avec la question de savoir comment témoigner du Christ à un monde devenu « majeur », pour lequel les consolations de la religion avaient peu d'intérêt. Bien que ses réflexions soient malheureusement restées incomplètes, et au-delà des possibles limites de son diagnostic du monde contemporain (dans ce nouveau siècle « la religion » semble plus vivante que jamais, au moins si nous élargissons le regard au niveau mondial), sa conviction que la spécificité de la foi chrétienne n'était pas liée à son caractère

² Citations tirées du livre de Sabine Dramm, *Dietrich Bonhoeffer. Eine Einführung in sein Denken* (Chr. Kaiser/Gütersloher Verlagshaus, 2001), p. 228.

« religieux » reste d'une actualité permanente et ouvre une piste essentielle pour notre recherche. « Jésus n'appelle pas à une nouvelle religion, mais à la vie. »³

Une spiritualité?

De nos jours, un autre mot qui vient spontanément à l'esprit pour décrire la foi chrétienne est celui de *spiritualité*. Ce terme souligne davantage un parcours personnel et intérieur, des convictions et des pratiques qui constituent comme un cheminement spirituel, le lent développement et approfondissement d'une vie intérieure. Et, en effet, lorsque nous nous mettons à lire le Nouveau Testament, nous voyons que Jésus a commencé son ministère en appelant des hommes à le suivre, un par un. Étant donné que, pour les chrétiens, Jésus n'est pas une simple figure du passé mais, ressuscité des morts, continue à être présent pour et parmi les siens, on pourrait situer l'essentiel du christianisme dans une relation personnelle entre le croyant et le Christ Jésus. Chaque individu reçoit un appel unique

³ Dans un premier temps, Bonhoeffer a été fortement marqué par le grand théologien réformé Karl Barth, qui a mené lui aussi une critique de la religion au nom de la foi en Jésus Christ. Barth, pour sa part, voit la religion surtout sous l'angle de l'homme qui s'efforce d'atteindre Dieu par ses propres moyens; cette entreprise babélique, loin d'être estimable ou même neutre, représente un obstacle formidable au salut qui vient de Dieu seul par le Christ. En passant par le Christ, cependant, la religion peut être sauvée, tout comme le reste de l'existence humaine. Cette conception théologique et abstraite de la religion diffère de celle de Bonhoeffer, plus historique et empirique.

par lequel il commence à suivre le Christ non pas extérieurement, en marchant sur les routes de Galilée, mais intérieurement, en édifant son existence jour après jour en fonction de cette relation et de cet appel.

Il est peut-être intéressant à cet égard qu'une des œuvres célèbres de Dietrich Bonhoeffer porte le titre allemand de *Nachfolge*, terme intraduisible qui signifie « suivre quelqu'un, être son disciple ». En général, ce n'est pas l'un des moindres mérites de certains courants protestants du christianisme d'avoir mis fortement l'accent sur la relation personnelle du croyant avec le Christ son Seigneur et d'affirmer qu'aucune institution, aucun rite extérieur ne sauraient la remplacer. Même s'il est invisible à nos yeux de chair, le Christ est là pour nous tout comme il l'était pour ses disciples en Palestine voici deux mille ans. Dans un certain sens il est encore plus présent, car cette présence ne se limite pas à un côtoiement extérieur : saint Paul va même jusqu'à écrire que « ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (Galates 2, 20). Certes, toutes les traditions chrétiennes connaissent cette vérité. On n'a qu'à rappeler le fait que le plus célèbre livre de spiritualité en Occident, à partir du xv^e siècle, a été *L'Imitation de Jésus-Christ*, ou l'importance pour les Églises orientales de contempler l'icône de la face du Christ. Néanmoins, c'est certainement le protestantisme qui a le plus insisté sur une dévotion à la personne de Jésus et sur une réponse personnelle à son appel.

On peut comprendre la foi chrétienne comme spiritualité dans une autre optique, en l'identifiant à « la vie selon l'Esprit » dont parle saint Paul, notamment au

chapitre 8 de sa lettre aux Romains. Si pour lui la foi en Jésus Christ part d'un don, don gratuit de l'amour de Dieu à des humains qui n'auraient jamais pu mériter ou acquérir un tel amour,⁴ il est tout aussi vrai que ce don doit être accueilli par la liberté humaine. Le Dieu révélé par Jésus le Christ ne force jamais les cœurs, et un amour véritable sollicite et éveille une libre réponse. Au don de Dieu communiqué par le Christ correspondent donc l'accueil du côté humain et la tentative de mettre ce don en pratique. Et comme ce don est avant tout celui d'un Souffle de vie (traduit dans nos Bibles par le mot « Esprit »), la seule façon de l'accueillir, c'est d'en vivre.

Bref, le christianisme peut être vu comme une spiritualité dans la mesure où il s'enracine dans ce que la Bible appelle le cœur humain, le fond de l'être qui peut accueillir l'amour et y répondre, traduisant ensuite cet amour par des démarches concrètes dans la vie de tous les jours.

Il y a certains inconvénients, toutefois, à employer la notion de spiritualité pour qualifier la foi en Jésus Christ. De nos jours, cette notion a souvent des connotations éclectiques et individualistes. On fait siens des éléments venus d'horizons différents, laissant de côté ce qui ne convient pas à ses propres goûts. Or, une telle

⁴ « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont Il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ – c'est par grâce que vous êtes sauvés! – avec lui Il nous a ressuscités et fait asseoir aux cieux, dans le Christ Jésus. Il a voulu par là démontrer dans les siècles à venir l'extraordinaire richesse de sa grâce, par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus. Car c'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu. » (Éphésiens 2, 4-8; voir Romains 5, 8)

spiritualité sur mesure ne correspond pas à la spécificité de la foi chrétienne. Comme nous l'avons vu, celle-ci est essentiellement relation avec la personne du Christ plutôt qu'acceptation de doctrines disparates. L'essentiel se trouve dans la confiance placée en lui, au-delà de ce qu'on peut comprendre d'emblée. Comme ce fut déjà le cas avec Abraham, le croyant accepte de se mettre en route, sans savoir où il va (voir Hébreux 11, 8), soutenu uniquement par la foi en Celui qui l'appelle et l'accompagne. Pour reprendre une phrase chère à frère Roger, le fondateur de Taizé, la foi est une invitation permanente à « vivre l'inespéré ».

En plus, la foi chrétienne n'est pas une réalité individualiste. Celui qui entend l'appel du Christ et y répond prend sa place au sein de la communauté de ceux qui sont sur le même chemin. Les relations entre les disciples sont aussi importantes que celles avec le Maître, car elles expriment de façon tangible, au-delà des paroles, le contenu de leur foi en Jésus. À cet égard il peut être utile de faire une distinction entre les mots « personnel » et « individuel ». La foi est éminemment personnelle, car elle se base sur un appel unique et une relation intime de confiance avec le Christ; en un mot, elle s'enracine dans le cœur. Mais cette foi n'est pas l'affaire d'un individu, puisqu'elle insère le croyant aussitôt dans un réseau de relations, le faisant membre de plein droit de la famille de Dieu.

Une vie commune ?

« Jésus n'appelle pas à une nouvelle religion, mais à la vie. » Si le christianisme possède incontestablement des éléments qu'on pourrait qualifier de religieux, puisqu'il met ses adeptes en relation avec l'Absolu, et si à certains égards il est vécu comme une spiritualité personnelle, ce serait encore plus exact de le voir comme une façon de vivre, plus exactement une *vie commune*. Ce qui a impressionné les habitants du Bassin méditerranéen qui côtoyaient les premiers chrétiens voici deux mille ans, c'était de voir des gens d'origines, de langues et de classes sociales les plus variées s'appeler « frère » et « sœur » et vivre ensemble dans une grande proximité, « des Juifs et des Grecs, des esclaves et des hommes libres, des hommes et des femmes » (cf. Galates 3, 28). Et encore : « Il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre... » (Colossiens 3, 11). Malgré certaines réflexions philosophiques sur l'unité du genre humain dans le monde ancien, c'est assurément la première fois que le rêve d'une seule famille humaine commençait à prendre une forme concrète. Et on peut dire que c'est cette réalisation, plus que quelque doctrine particulière, qui a donné au christianisme naissant sa puissance d'attraction.

À trois reprises, dans son livre sur les premiers chrétiens, *Les Actes des apôtres*, saint Luc donne un résumé de leur vie. Le premier de ces textes se situe à la fin du chapitre 2, après la première Pentecôte chrétienne :

Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. La crainte s'emparait de tous les esprits : nombreux étaient les prodiges et signes accomplis par les apôtres. Tous les croyants ensemble mettaient tout en commun ; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun. Jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et rompaient le pain dans leurs maisons, prenant leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple. Et chaque jour, le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés. (Actes 2, 42-47 ; cf. 4, 32-35 ; 5, 12-16)

Ce qu'on voit essentiellement ici, c'est une communauté vivant au sein du peuple juif (et bientôt appelé à en déborder les frontières) et pratiquant un partage de vie dans deux directions complémentaires. D'abord avec Dieu, et c'est une vie de prière assidue comportant des prières traditionnelles et des pratiques nouvelles, notamment « la fraction du pain » qui se réfère vraisemblablement à l'Eucharistie. Ensuite entre eux, un partage non seulement spirituel mais aussi matériel, à chacun selon ses besoins.

Une impression quasi idyllique se dégage de ce tableau. Une lecture plus approfondie de tous les textes concernant les premiers chrétiens montre que la réalité était loin d'être toujours aussi parfaite, en dépit de la forte impulsion donnée par la mort et la résurrection du Christ. Toutefois, saint Luc ne décrit pas ainsi la première communauté chrétienne par goût de romantisme ou de nostalgie, mais pour répondre justement

à notre question sur la spécificité de la foi en Jésus Christ. Cette spécificité ne consistait pas tant dans des idées nouvelles sur Dieu que dans une vie partagée. Et, selon saint Luc, c'était cette vie ensemble qui attirait les gens et explique l'essor du nouveau mouvement.

Un autre indice que, pour Luc, nous avons là l'essentiel de la foi se trouve dans le choix de situer ce texte à la fin du chapitre 2. Nous avons dit que Jésus était pleinement enraciné dans le peuple d'Israël. Or, ce peuple se voyait comme ayant reçu une vocation particulière au sein de l'humanité. Le Dieu qui avait formé cette nation à partir d'un groupe disparate de travailleurs immigrés en Égypte n'était pas une simple divinité tribale ou locale, mais le Créateur de l'univers et le Maître de l'histoire. Par conséquent, le rôle historique du peuple juif était de témoigner par son existence de ce Dieu unique, pour qu'un jour toutes les nations de la terre puissent le reconnaître et vivre ainsi dans la paix et l'harmonie (voir, par ex., Isaïe 2, 2-4).

Cette vocation d'Israël a été entravée dès le début par les aléas de l'histoire. Pour beaucoup de fidèles, alors, sa réalisation exigeait comme un nouveau départ, une manifestation inédite de Dieu pour accomplir enfin son dessein de toujours. Les premiers disciples du Christ, après l'échec apparent de sa mort violente, voyaient ce nouveau départ dans la bonne nouvelle de sa résurrection : la cause de Jésus n'était pas finie mais venait seulement de commencer. Elle passait par une nouvelle irruption du Souffle de vie divine, l'Esprit, qui permettrait à Israël d'être ce qu'il était dans l'intention de Dieu depuis l'origine : le noyau d'une

humanité renouvelée, réconciliée. Donc si saint Luc commence son second livre avec Jésus, ressuscité des morts, envoyant l'Esprit Saint sur ses disciples pour faire repartir sa mission après l'interruption de sa mort, il n'est pas surprenant qu'il termine ce récit par la description d'une communauté où cette mission assume une forme concrète.

En fait, la structure des Actes des apôtres repose sur deux mouvements complémentaires. Tantôt les disciples du Christ sont envoyés sur les routes du monde pour transmettre la Bonne Nouvelle aux quatre coins de la terre et tisser des liens entre ceux qui répondent à l'appel, tantôt ils se retrouvent tous ensemble autour de la Table du Seigneur, exprimant par leur unité le sens et la finalité de cette mission. «Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble!» (Psaume 133, 1).

Il est éclairant de superposer ces deux mouvements caractéristiques des premiers chrétiens à la situation des Églises actuelles. Le mouvement vers l'extérieur a porté des fruits en abondance. Une forte impulsion à cette expansion vint du fait qu'au IV^e siècle de notre ère, l'Église chrétienne est passée d'une secte honnie, voire persécutée, au culte officiel de l'Empire romain. Parallèlement, des missionnaires chrétiens ont porté le message partout, souvent au prix de leur vie. Le christianisme est devenu désormais un phénomène mondial.

Si les grandes confessions chrétiennes, en commençant par l'Église catholique, se sont ainsi élargies aux dimensions planétaires, force est de constater que

l'aspect de rassemblement dans l'unité n'a pas connu le même essor. Tout d'abord, parce qu'au fil des siècles l'Église de Jésus Christ a été morcelée en parties indifférentes, voire hostiles, les unes aux autres. Et, en outre, parce que la progression numérique et géographique du christianisme a semblé aller de pair avec une diminution de son intensité de vie. En se dissolvant dans la masse, le sel de l'Évangile a parfois perdu un peu de sa saveur ou, pour changer de métaphore, le levain semble avoir été englouti dans la pâte, au moins provisoirement. Pour trouver des exemples de communautés qui vivent une forte vie de prière et d'entraide, on doit chercher soit du côté des petites confessions évangéliques ou pentecôtistes, soit dans des groupements à l'intérieur des grandes Églises historiques, par exemple les communautés dites monastiques ou religieuses, ou bien ce qu'on appelle les nouveaux mouvements ecclésiaux. Encore est-il que ces groupes ne réunissent pas toujours des gens d'origines très différentes. Il est évidemment très difficile au plan humain d'allier, dans la pratique, universalité et intimité. Pourtant, dans le portrait des premiers chrétiens transmis par le Nouveau Testament on découvre justement cela, et dès la première heure. On voit des groupes de personnes qui, à cause de leur foi dans le Christ mort et ressuscité, partagent pleinement leur existence tout en restant ouverts à des gens d'une grande diversité d'origines. Ces groupes gardaient une forte vie de solidarité sans devenir le moins du monde sectaires, car ils maintenaient la conviction qu'ils n'existaient pas pour eux-mêmes mais avaient reçu une vocation envers

l'ensemble du genre humain, celle d'être un ferment de réconciliation et de paix. Bref, ces communautés conciliaient une intensité de vie commune avec une visée universelle.

Le mot classique pour ce partage de vie est le vocable grec *koinônia*, traduit en général par « communion ». Dans le Nouveau Testament, c'est le prologue de la première lettre de saint Jean qui nous fait comprendre le mieux sa signification. Écrivant à ceux qui sont entrés dans la communauté chrétienne après ceux de la première génération, l'auteur commence en parlant du Christ Jésus non comme d'un individu parmi d'autres mais comme de « la Vie », de « la Parole de Vie » ou de « la Vie éternelle ». En lui, donc, la Vie même de Dieu est entrée de manière très concrète dans l'histoire humaine. Et il poursuit :

Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi soyez en communion (*koinônia*) avec nous. Quant à notre communion (*koinônia*), elle est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Tout ceci, nous vous l'écrivons pour que notre joie soit complète. (1 Jean 1, 3-4)

Cette Parole de Vie communiquée crée une *koinônia* – un partage de vie, une solidarité – entre ceux qui la reçoivent. Et cette existence partagée n'est pas seulement humaine, elle n'est pas fondée sur les sentiments ou la bonne volonté des femmes et des hommes concernés. Non, elle est participation à la Vie même de Dieu, à la communion qui unit le Christ avec Celui qu'il appelle *Abba*, Père, dans l'unité d'un même Esprit. Puis, en dernier lieu, saint Jean dit que ce par-

tage de vie entre les croyants et avec Dieu est source d'une joie véritable et parfaite. Si c'est le cas, n'est-ce pas parce que cela répond au désir le plus profond du cœur humain, d'être aimé et d'aimer sans restrictions dans l'espace et dans le temps?

L'offre en acte d'une communion universelle en Dieu

Après nous être approchés de la réponse par une série d'approximations de plus en plus exactes, nous sommes enfin à même de répondre de façon adéquate à notre question sur la spécificité de la foi chrétienne. Tout d'abord, même si cette foi a un aspect « religieux », parce qu'il s'agit du rapport avec cet Absolu qu'on appelle communément Dieu, la notion de *religion* ne s'avère pas très utile pour la saisir dans son caractère unique. Serait-elle alors une *spiritualité*? Oui, dans le sens où elle offre un chemin personnel et vécu d'approfondissement du sens de l'existence. Toutefois, ce chemin n'est pas laissé à la seule discrétion de l'individu, il n'est pas fait d'éléments à prendre ou à laisser au gré de ses propres caprices. Loin d'être une errance parmi les décombres des traditions spirituelles de l'humanité, c'est un pèlerinage sur les traces du Christ, et il met forcément le pèlerin en rapport avec tous ceux qui sont sur le même chemin.

La foi chrétienne est-elle alors une *vie commune*? Cette définition a le grand mérite de correspondre à la vie des premiers chrétiens telle qu'elle est rapportée dans les pages du Nouveau Testament. Encore faut-il ajouter que cette vie partagée est loin d'être une simple convivialité humaine mais qu'elle plonge ses racines en Dieu, car elle est essentiellement participation à sa Vie à lui, une Vie qui est Amour et donc Vie pour les autres. Par là, déjà à ses débuts et même si la réalisation concrète en est très restreinte, cette vie commune est par nature inclusive, universelle, son rayonnement atteint virtuellement tout être humain. En ce sens, les frontières de la communauté chrétienne ne sont pas tracées une fois pour toutes; elles finissent par se confondre avec l'ensemble de la famille humaine, voire de toute la création.

En son essence, la foi en Jésus Christ peut donc se définir comme *l'offre en acte d'une communion universelle en Dieu*. Examinons cette définition de plus près.

D'abord, la foi chrétienne, loin d'être une œuvre humaine, est essentiellement une *offre* ou une invitation venant de la part de Dieu. Ce renversement de perspectives est en fait la « révolution copernicienne » qui caractérise toute la révélation biblique. C'était déjà le cas dans l'Israël ancien : ce peuple tirait son identité non pas de critères géographiques ou généalogiques, mais du choix gratuit d'un Dieu mystérieux et transcendant. Avec la venue du Christ Jésus, cela s'amplifie encore. Pour ses disciples – et là nous avons une situation à peu près unique parmi les fondateurs de religions ou d'écoles de spiritualité – Jésus n'était pas un

homme qui aurait été saisi à l'improviste par le divin ou qui aurait acquis péniblement une illumination, il n'est en premier lieu ni prophète, ni maître de sagesse, ni philosophe ou voyant. En lui, pour impensable que cela puisse paraître, c'est la Source même de la vie qui vient à notre rencontre.

Si la foi chrétienne est une offre venant du côté de l'Absolu, le rôle des humains est essentiellement d'accueillir cette invitation et d'y répondre. Ce n'est pas à eux d'en définir les contours. Et si Dieu appelle par le Christ à un partage de vie, à une communion, cette invitation s'adresse alors à la dimension la plus personnelle de l'être humain, elle cherche à éveiller en lui une liberté. Autant de raisons pour lesquelles une telle offre est aux antipodes de la contrainte. Toute tentative de l'imposer par des moyens coercitifs, ouverts ou subtils, est absolument étrangère à sa nature. Hélas, nous le savons tous, cette vérité n'a pas toujours été saisie ni par les autorités ni par les peuples chrétiens, au plus grand dam de l'avancée authentique de l'Évangile.

Ensuite, le message chrétien est une offre *en acte*, c'est-à-dire une invitation réelle et non pas théorique. Ce n'est pas avant tout une question d'idées, de juste compréhension de vérités intellectuelles. En termes plus techniques, la foi n'est pas une gnose. Tout comme Jésus a transmis l'essentiel de son message par sa vie donnée jusqu'à la mort sur une croix, le disciple fait de son existence le message à transmettre. Comme l'exprime saint Paul, le Christ a donné sa vie pour tous, « afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour

eux » (2 Corinthiens 5, 15). Et cette existence « pour le Christ » se traduit par une existence « pour les autres ». Nous sommes ainsi conduits par un autre chemin vers la primauté de la vie commune. Le christianisme est peut-être unique en ce qu'il n'y a pas de dichotomie possible entre la doctrine et la pratique, au risque de se vider de sa substance. Au contraire, la doctrine est identique à la pratique, car il s'agit dans les deux cas d'une communion avec Dieu et entre les humains. Si les chrétiens ne pratiquent pas l'amour fraternel, si les Églises vivent dans l'indifférence ou la concurrence mutuelles, leur prédication reste forcément lettre morte.

Le Corps du Christ

Nous pouvons maintenant récapituler ce que nous avons découvert sur la spécificité de la foi chrétienne, en nous inspirant avant tout de certaines notions-clés de saint Paul.

Commençons par une question : quel est le lien entre le christianisme en tant que spiritualité, qu'imitation de Jésus, et en tant que vie commune appelée à être toujours plus universelle ? S'agit-il simplement de deux approches différentes, ou existe-t-il une logique plus profonde qui les relie ?

Un premier élément qui permet de découvrir une telle logique à l'œuvre est le concept sémitique d'ancê-

tre éponyme. Dans le monde de la Bible, le fondateur d'un peuple ou d'une collectivité représente dans un certain sens tout le groupe. Israël, par exemple, est un nom employé pour désigner le patriarche Jacob ainsi la nation issue de ses reins. Les Israélites sont « les fils (ou les enfants) d'Israël » et le fils est à l'image de son père (cf. Genèse 5,3). De même, pour saint Paul, Adam n'est pas simplement le premier individu créé, mais en même temps le « père fondateur » de l'humanité. Dans un sens mystérieux mais réel, Adam est chacun de nous et chacun de nous est Adam. Si en lui « tous ont péché », cette participation à sa faute se concrétise par les choix réels que nous faisons, chacun pour sa part, dans notre propre existence (voir Romains 5).

Or, cette façon de penser donne à l'apôtre une possibilité merveilleuse d'explicitier la relation entre le Christ Jésus et nous. Avec la nuance pourtant qu'à la différence d'Adam ou d'Israël, ceux qui suivent le Christ ne sont pas ses enfants à lui, mais, à travers lui, des enfants de Dieu ; nous sommes des fils et des filles dans le Fils. Par le baptême, qui concrétise l'appel du Christ et notre « oui » en réponse, nous mourons à notre vie antérieure marquée par la séparation pour entrer dans la famille de Dieu. Ainsi, Jésus est « l'aîné d'une multitude de frères et de sœurs » (Romains 8,29) ; il est en nous et nous sommes en lui. « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (Galates 2,20).

Un second élément tourne autour de la notion de corps. Paul l'utilise d'abord comme métaphore, assez usuelle à l'époque, de la communauté chrétienne. La relation entre le corps et les membres lui permet d'ar-

ticuler la relation entre l'unité et la diversité dans la communauté : animés du même Souffle de vie, les croyants gardent néanmoins une variété de dons et d'approches. Cette image souligne en plus l'étroite unité entre les fidèles : « nous sommes, chacun pour sa part, membres les uns des autres » (Romains 12,5).

Dans l'esprit de l'apôtre, cependant, cette expression va bien plus loin qu'une simple métaphore. Aux Corinthiens il écrit : « De même que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, [...], ainsi en est-il du *Christ* » (1 Corinthiens 12,12). Remarquons qu'il n'écrit pas « ainsi en est-il de notre communauté » ou « ... de l'Église ». Et un peu plus loin il le dit explicitement : « Vous êtes, vous, le corps du Christ, et membres chacun pour sa part » (12,27). Or, à l'époque, le corps n'était pas pensé avant tout comme un morceau de chair, comme si souvent dans notre siècle matérialiste, mais comme la présence de quelqu'un dans le monde, plus précisément sa présence aux autres. Dire que la communauté chrétienne est le Corps du Christ, c'est donc affirmer que le Christ demeure présent dans le monde à travers la vie commune de ses disciples. Ils sont, tous ensemble, sa présence qui continue à travers l'espace et le temps.

Encore un pas, et nous entrons dans la vaste perspective des lettres aux Colossiens et aux Éphésiens. Toutes les deux débutent avec le grand dessein de Dieu qui est de « récapituler » (Éphésiens 1,10) ou de se « réconcilier » (Colossiens 1,20) toutes les créatures. Par le Christ, Dieu les unit à lui-même et, par conséquent, entre elles. Le signe et le moyen de cette double

réconciliation est la communion des croyants, l'Église, réalité en constant devenir, qui puise son énergie dans sa relation avec sa Tête, le Christ Jésus :

Vivant selon la vérité, dans l'amour, nous grandirons à tous égards vers Celui qui est la Tête, le Christ, de qui le corps entier, bien ajusté et uni à l'aide de toutes les articulations selon l'activité dont chaque partie est capable, opère sa croissance de corps se construisant lui-même dans l'amour. (Éphésiens 4, 15-16; cf. Colossiens 2, 19)

Un Corps qui a été cloué sur une croix en Palestine voici deux mille ans, donnant ainsi naissance, au-delà de la mort, à un Corps qui grandit à travers les siècles, en rapprochant de différentes manières une multitude innombrable de femmes et d'hommes, avec à l'horizon une vision de l'humanité en son ensemble, devenue une seule famille et vivant dans la paix : voilà une image qui exprime peut-être mieux que toute autre la spécificité de la foi chrétienne. Pour reprendre une expression de saint Augustin, l'un des plus grands penseurs chrétiens d'Occident : le christianisme, en définitive, n'est rien d'autre que le *totus Christus*, le « Christ total », Tête et Corps, ce qu'on peut aussi appeler le « Christ de communion ».

Ce n'est donc pas un hasard si l'activité centrale de la foi chrétienne a toujours été la célébration de l'Eucharistie. Le Christ crucifié demeure vivant et présent à travers les paroles qu'il a prononcées sur le pain et le vin avant de mourir : « Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang. » Réunis autour d'une même Table, les fidèles se nourrissent de ce Corps qui a été donné

pour eux sur la Croix et qui leur est donné maintenant dans le sacrement, afin d'être ce Corps pour les autres dans le monde. Ce n'est pas non plus par un abus de langage qu'on appelle ce sacrement « la sainte communion ». Dans l'Eucharistie, la foi s'exprime dans ce qu'elle a d'essentiel. Elle s'y révèle comme un partage de vie avec Dieu, à travers le Christ qui, se donnant pour nous, nous unit plus étroitement entre nous et nous envoie à la rencontre de tout être humain.

Terminons ces réflexions par deux citations, la première de Dietrich Bonhoeffer et la seconde de frère Roger, qui résument bien notre parcours :

Dans l'Église, il ne s'agit pas de religion, mais de la figure du Christ qui doit prendre forme dans une multitude d'hommes.⁵

Saisissons-nous assez que, voici deux mille ans, le Christ est venu sur la terre, non pas pour créer une nouvelle religion, mais pour offrir une communion en Dieu à tout être humain ?⁶

⁵ Dietrich Bonhoeffer, *Ethik*, cité dans Sabine Dramm, *Dietrich Bonhoeffer. Eine Einführung in sein Denken*, p. 232. Trad. fr. *Éthique* (Genève, Labor et Fides, 1965), p. 60 (traduction retouchée).

⁶ Frère Roger, de Taizé, *Dieu ne peut qu'aimer* (Taizé, 2001), p. 93.

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France
DL 1039 - juillet 2007 - ISBN 9782850402364

Achevé d'imprimer en juillet 2007 imprimerie - AB.Doc, 71100 Chalon sur Saône